

Jules-Jean MABIT, médecin bordelais.

Docteur Philippe Gallon¹

Bien que d'origine bretonne, Jean Mabit est né à Toulouse le 24 janvier 1781. Il commence une vie aventureuse commune à bien des jeunes médecins de cette époque puisqu'il est incorporé comme chirurgien de 3^{ème} classe à l'armée des Alpes le 30 floréal², avec laquelle il fait les campagnes d'Italie et d'Égypte. Le 5 avril 1802, il fait partie, comme chirurgien de 2^{ème} classe, du corps expéditionnaire chargé de reprendre le contrôle de l'île de Saint Domingue après la tentative d'indépendance dirigée par Toussaint Louverture. Blessé à la bataille de Cap Français, il est fait prisonnier par les anglais et doit faire face, sur le bateau qui le ramène vers l'Europe, à une épidémie de fièvre jaune, ce dont, grâce à son dévouement, il se tire avec brio.

C'est en Bretagne où il exerce comme chirurgien de la marine, qu'il se marie en 1806 avec une cousine de l'évêque de Quimper. C'est grâce à ce dernier qu'il se rapprochera de Laennec, lui même originaire de cette ville. Il restera en Bretagne jusqu'en 1816, date à laquelle il sera nommé médecin de l'hôpital Saint-André de Bordeaux et professeur à l'école élémentaire de médecine en octobre 1822.

Plusieurs événements marqueront son exercice. Intéressé par les techniques nouvelles, il profitera, en octobre 1824, de la venue de Laennec à Bordeaux pour faire découvrir aux médecins bordelais l'auscultation médiate et le stéthoscope. Cet événement important pour la vie médicale bordelaise fut assez cocasse. Laennec, prestigieux professeur à la faculté de médecine de Paris tout aurolé de la découverte de cette nouvelle technique d'investigation était venu consulter un de ses anciens patients établi à Bordeaux. Il était donc naturel que son collègue et ami Jean Mabit l'invite à faire la visite de son service à l'hôpital Saint André³. Laennec, après avoir examiné et ausculté avec son stéthoscope aussi bien son patient privé que les malades de l'hôpital, eut quelques hésitations dans ses diagnostics et des conclusions surprenantes et fut la cible des railleries et sarcasmes des observateurs. Le plus virulent fut le docteur de Saincrie, professeur à l'école royale de médecine et accessoirement « journaliste » médical qui publia, dans le Journal de médecine de Bordeaux, plusieurs lettres très critiques, se moquant ouvertement de Laennec et de son stéthoscope mais aussi de son collègue Jean Mabit, surtout, quant ce dernier eu du mal à traduire du latin en français les prescriptions de Laennec : « *Ne forçons pas notre talent, docteur ! Après une éducation de la révolution, on peut être médecin et ne pas être humaniste* ». En réalité, Saincrie n'avait rien contre Laennec mais à travers lui, c'était à Jean Mabit qu'il s'en prenait. Ce dernier ne correspondait pas aux critères traditionnels du médecin bordelais de cette époque. Mabit, comme Laennec était :

- chrétien pratiquant alors que la plupart des médecins étaient libres penseurs,
- royaliste légitimiste, comme Laennec, alors que le corps médical était plutôt républicain ou bonapartiste,

¹ Anesthésiste. Praticien Hospitalier. MHL, hôpital du Haut-Lévêque, CHU de Bordeaux.

² Ce qui correspond au milieu de mai 1797.

³ Il s'agit de l'ancien hôpital Saint André, situé à l'emplacement de l'actuelle place Jean Moulin jusqu'au milieu de la rue Vital Carles. Le nouveau Saint André, et toujours actuel, n'a été mis en service qu'en 1829.

- breton et pas bordelais, ce qui était un handicap si l'on voulait faire carrière à Bordeaux et ce n'est pas la moindre des raisons, car commençait entre Saincrie et lui, une lutte d'influence pour la direction de l'école de médecine de Bordeaux. Mabit multiplia les démarches et usera de toutes ses relations dont celle de Laennec, médecin de la famille royale et habitué à fréquenter les arcanes du pouvoir, pour obtenir ce poste de directeur. Finalement ni l'un ni l'autre n'aura le poste. Seul Jean Mabit l'obtiendra à la fin de sa carrière en 1845.

Pour terminer l'histoire de cette visite, Laennec a donné son stéthoscope à Jean Mabit. Ce stéthoscope transmis de génération en génération de médecin bordelais est toujours à Bordeaux.

Autre nouvelle technique pour laquelle Jean Mabit se passionna : l'homéopathie. En pleine révolution médicale expérimentale et anatomo-clinique, l'homéopathie avait quelque chose d'un peu iconoclaste et était décriée et attaquée par tous les médecins français. Mabit a eu le courage de ses convictions et utilisa l'homéopathie pour soigner ses malades, en particulier lors de la grande épidémie de choléra de 1832, dans son service de l'hôpital Saint-André, au grand dam de ses collègues. Il se fit d'ailleurs tancer en 1835 par les professeurs de l'école de médecine parce qu'il avait mis en avant son titre de professeur sur un ouvrage de thérapeutique homéopathique car : « *cela peut porter à croire que cette doctrine est professée à l'école, alors qu'elle la réprouve comme la grande majorité des médecins et de l'Académie de médecine* ». Et ils n'y allaient pas de main morte puisque la remarque se terminait par : « *qu'il ne compromette pas la considération et l'honneur de l'école* ».

Le professeur Jean Mabit, chevalier de la Légion d'honneur, mourut discrètement en 1846. Un temps maire de Caudéran⁴, il laissera le souvenir d'un homme bon, d'un médecin courageux auprès de ses malades devant des maladies contagieuses terribles et l'initiateur à Bordeaux de modernité et de nouvelles techniques comme l'auscultation. Son fils, Jules Mabit, reprit le flambeau et devint professeur de médecine à son tour et fut un des promoteurs de la nouvelle faculté de médecine de Bordeaux.

⁴ A la limite de Bordeaux, Caudéran était autrefois une commune indépendante. Intégrée à Bordeaux depuis 1965



M. BBT

DOCTEUR EN MÉDECINE
PROFESSEUR DE MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
1892-1900

40, rue de la Harpe, Paris (5^e arrondissement)

Après sa mort, ses restes ont été transférés à la sépulture.